



LA VIE
ET
LE CULTE DE
SAINTE ANNE
MÈRE DE
L'IMMACULÉE VIERGE
MARIE

La vie de sainte
Anne d'après la
tradition

extraits de

Vie des saints

des *BOLLANDISTES*

« Il y avait en Israël un homme appelé Joachim, de la tribu de Juda. Il était pasteur de brebis et servait Dieu dans la simplicité et la bonté de son cœur. Uniquement occupé de son troupeau, il en consacrait le produit à l'entretien des pauvres craignant Dieu et fidèles à sa loi. De tout ce qu'il recueillait, soit laine, soit agneaux, il faisait trois parts : l'une était pour les veuves, les orphelins, les pauvres et les voyageurs ; la seconde était pour le temple, et la dernière pour lui, ses serviteurs et l'entretien de sa maison. Cette conduite attirait la bénédiction du ciel sur son troupeau, qui se multipliait à tel point, qu'il n'avait point son pareil en Israël. A l'âge de

vingt ans, Joachim avait épousé Anne, de la tribu de Juda, comme lui, et de la famille de David. Il avait vécu vingt ans avec elle sans en avoir d'enfant.

« Un jour de fête, Joachim s'était mêlé à ceux qui offraient de l'encens et apportait comme eux ses présents. Un prêtre nommé Ruben, l'ayant aperçu, s'approcha et lui dit : « Pourquoi te mêles-tu à ceux qui sacrifient au Seigneur, toi dont Dieu n'a point béni le mariage, et qui n'as point donné d'enfant à Juda ? » Humilié ainsi devant tout le peuple, Joachim sortit du temple en pleurant, mais ne retourna point à sa maison ; il alla rejoindre son troupeau, et, prenant avec lui ses pasteurs, il s'enfonça au loin dans les montagnes, et Anne, son épouse, fut pendant cinq mois sans en apprendre aucune nouvelle. Cependant elle pleurait et répétait dans ses prières : « Seigneur, Dieu d'Israël, Dieu fort, pourquoi m'avez-vous privée d'enfant ? pourquoi avez-vous éloigné de moi mon époux ? Voilà que cinq mois se sont passés, et je ne le vois point ; j'ignore s'il est mort et si on lui a donné la sépulture. »

« Un certain jour qu'elle pleurait ainsi, elle se retira dans l'intérieur de sa maison, et, tombant à genoux, elle répandit avec abondance ses soupirs et ses vœux devant le Seigneur. Son oraison finie, elle avait fait effort pour dissiper sa douleur, elle avait quitté ses vêtements de deuil, orné sa tête et revêtu sa robe nuptiale. Vers la neuvième heure, elle descendit se promener dans son jardin. Là était un laurier sous lequel elle s'assit et fit à Dieu cette prière : « Dieu de mes pères, écoutez-moi et bénissez-moi comme vous avez béni Sara, à laquelle vous avez donné un fils. » Et, élevant les yeux, elle aperçut sur le laurier un nid de passereaux et se prit à pleurer :

« Hélas ! à qui me comparer ? disait-elle en elle-même. De qui suis-je donc née pour être ainsi la malédiction d'Israël ? On me repousse, on me méprise, on me rejette du temple.

A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux oiseaux du ciel, car les oiseaux du ciel peuvent paraître devant vous, ô mon Dieu !

A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux animaux de la terre, car les animaux de la terre sont féconds devant vous, Seigneur !

A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux fleuves et à la mer, car les fleuves et la mer ne sont point frappés de stérilité ; ou calmes ou émues, leurs eaux, remplies de poissons, chantent votre louange.

A qui me comparer ? Je ne puis me comparer aux plaines, car les plaines portent leurs fruits en leur temps, et leur fertilité vous bénit, ô mon Dieu ! »

Que de douleurs dans ces soupirs d'épouse privée des gloires et des joies de la maternité ! Comme ces répétitions expriment bien le désespoir d'une âme accablée de honte, et qui trouve un amer plaisir à se redire son humiliation !

« Et comme elle disait ces mots, un ange apparut tout à coup devant elle et lui dit : « Ne crains point ; il est dans les desseins de Dieu de te donner un enfant, et celui qui naîtra de toi fera l'admiration des siècles jusqu'à la fin des temps. » Ayant ainsi parlé, il disparut. Anne, émue et tremblante d'une telle vision, rentra dans sa demeure et se jeta sur son lit comme morte. Elle passa tout le jour et toute la nuit dans le tremblement et dans la prière. Le jour venu, elle appela auprès d'elle sa servante et lui dit : « Tu sais que je suis seule et dans la peine ; pourquoi n'es-tu pas entrée auprès de moi ? — Si Dieu vous a rendue stérile et a éloigné de vous votre époux, lui répondit en murmurant sa servante, que puis-je y faire ? » En entendant ce dur reproche, Anne se prit à pleurer à chaudes larmes. »

Au moment même où un ange apparaissait à Anne pour lui annoncer qu'elle serait mère, un autre messenger céleste, dit la légende, se montrait à Joachim dans la montagne où il faisait paître ses troupeaux, et lui donnait au nom du ciel la même assurance.

« De ton sang, lui disait-il, naîtra une fille ; elle habitera dans le temple, et le Saint-Esprit descendra en elle, et son bonheur sera au-dessus du bonheur des autres femmes ; son fruit sera béni, elle-même sera bénie et appelée la Mère de l'éternelle bénédiction. C'est pourquoi descends de la montagne, retourne auprès de ton épouse, et ensemble rendez grâces au Seigneur. »

Joachim s'inclina devant lui et reprit : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, asseyez-vous un peu dans ma tente, et bénissez votre serviteur. » L'ange lui répondit : « Ne te nomme point mon serviteur, nous sommes tous serviteurs du même Maître. Je ne prendrai point la nourriture que tu me présentes ; ma nourriture, à moi, est invisible, et ma boisson ne peut être connue des hommes. Ne me presse donc point de m'asseoir sous ta tente, et offre en holocauste à Dieu les mets que tu voulais me servir. »

Joachim ayant offert le sacrifice que l'ange lui avait ordonné, retourna dans sa maison, où sa femme l'accueillit avec des transports d'allégresse. Neuf mois après, Anne accoucha d'une fille, à laquelle elle donna le nom de Marie, et qu'elle nourrit elle-même de son lait. Sainte Anne, selon Suarez et une foule de théologiens catholiques, a enfanté sans douleur et sans honte celle qu'elle conçut sans lui transmettre la tache de notre origine. Et, s'il est permis de soupçonner que cette grande âme avait appris par les anges du ciel quelque chose des destinées réservées à Marie, où prendre des paroles capables d'exprimer les joies de son coeur maternel, quand elle donnait son lait à celle qui devait un jour donner le sein à son Dieu ?

Anne, dit la légende, présenta son enfant au temple, à ce temple d'où elle a été chassée autrefois à cause de sa stérilité. Comprend-on sa fierté maternelle et le délire de sa joie en voyant venir à elle avec respect ces prêtres qui l'avaient précédemment expulsée ? Elle arracha son enfant des mains des

prêtres qui venaient de le bénir, le porta à sa mamelle, et chanta ce cantique devant tout le peuple :

« Je chanterai les louanges du Seigneur mon Dieu, parce qu'il m'a visitée et qu'il a enlevé de dessus moi l'opprobre dont me couvraient mes ennemis.

Le Seigneur a mis en moi le fruit abondant de sa justice.

Qui annoncera aux fils de Ruben que Anne la stérile allaite ?

Ecoutez, écoutez, tribus d'Israël, voici que Anne allaite ! »

Certes, jamais cri de triomphe n'a éclaté avec plus de puissance, jamais cœur de femme n'a bondi avec plus d'élan. Que d'ivresse et de noble orgueil dans cet appel aux douze tribus, et comme ce chant a une forme antique et grandiose !

Ici, le fil de la tradition devient si délié, qu'il se rompt sans cesse, et le reste de la vie de sainte Anne est presque entièrement conjectural. Cette mère qui avait obtenu la Vierge d'Isaïe après tant de jeûnes et de larmes, qui avait reçu de la Reine des anges le premier baiser, le premier regard, la première caresse, qui avait entouré son enfance de tant d'amour, qui l'avait emportée dans ses bras au Seigneur et l'avait déposée en pleurant dans son sanctuaire, ne reparaît qu'un instant sur la scène, et c'est pour mourir.

Joachim, qui n'était point un artisan comme Joseph, cultivait, suivant toute apparence, le petit héritage de ses aïeux, et jouissait d'une heureuse médiocrité. L'âge et le labeur usèrent ses forces. Le père bien-aimé de Marie tomba gravement malade ; il demanda sa fille : Marie vint. Au moment où le vieillard étendait ses mains bénissantes, une révélation d'en haut lui fit voir tout à coup les glorieuses destinées où le ciel appelait sa fille. La joie des élus se répandit sur sa face vénérable ; il baissa les bras, inclina la tête et mourut. Les dernières larmes que la Vierge répandit sur ce saint patriarche, l'un des auteurs de ses jours, étaient à peine séchées, qu'elle eut à déplorer la perte de l'autre. Sainte Anne rassembla ses forces défaillantes pour bénir sa fille, la recommanda à ses proches et s'endormit du sommeil des justes.

Réjouissons-nous de ce que ces deux grandes âmes qui viennent de monter au ciel furent seules prédestinées à une paternité sublime qui leur a donné l'insigne honneur de donner à la terre la Reine du ciel et la Réparatrice du monde. Les anges s'estimeraient heureux de balancer doucement le berceau de Marie ; ils tiendraient à honneur de former son enfance, de guider ses premiers pas, de l'entourer des soins les plus tendres et les plus pressés. Ce bonheur est réservé à sainte Anne et à saint Joachim. Aussi furent-ils publiquement honorés dès les premiers siècles de l'Eglise.

Nous venons d'entendre les Evangiles apocryphes dans ce qu'ils ont de conforme à l'opinion de plusieurs Pères de l'Eglise ; que ne pouvons-nous suivre

les bienheureux parents de Marie lorsqu'ils la présentèrent au temple du Seigneur, dont elle gravit elle-même les degrés à l'âge de trois ans ?

Marie avait été présentée au temple une première fois par ses parents, puis ramenée à la maison paternelle à cause de son âge. Mais ce ne fut qu'à l'âge de trois ans qu'elle fut placée définitivement sous la tutelle des prêtres pour y être élevée avec d'autres, jeunes filles sous la conduite d'Anne la prophétesse, qui peut-être avait aussi élevé sainte Anne dans son enfance. C'est donc avant la tutelle du temple que se rattache la fameuse leçon de lecture, sujet de tant de beaux tableaux.

On croit que ce fut le prêtre Zacharie qui reçut l'enfant privilégiée, dont il était d'ailleurs proche parent par son alliance avec Elisabeth. A l'époque du mariage de la Vierge, les prêtres intervinrent sans doute comme tuteurs de la jeune fille, qui peut-être n'avait plus son père, quoiqu'elle eût probablement encore sa mère.

Ajoutons encore quelques faits qui ont trouvé plus d'un écho dans la tradition.

Sainte Anne a été prédestinée de toute éternité pour être la mère très-pure de la Vierge immaculée. C'est la première de ses grandeurs. Aussi d'illustres théologiens ont-ils pensé qu'elle fut sanctifiée dans le sein de sa mère, comme Jean-Baptiste le précurseur, et même comme Jérémie et saint Joseph ont été sanctifiés dans les entrailles maternelles, selon que l'affirme une pieuse croyance. C'était le prélude, la figure et pour ainsi dire l'essai du mystère ineffable de l'Immaculée Conception qui devait s'opérer dans le sein d'Anne elle-même. Il semble que le privilège qui fut accordé au prophète et aux serviteurs devait l'être à la mère elle-même de la Vierge immaculée. D'après l'opinion commune, les parents de sainte Anne s'appelaient Stolon ou Mathan et Eméranthienne ; ils jouissaient d'une honnête aisance et habitaient la petite ville de Séphoris, au pied du mont Carmel. Cette montagne à jamais célèbre, qui figurait elle-même la Vierge Marie, était habitée par de saints solitaires, disciples du prophète Elie. L'un d'eux, vieillard d'une grande sainteté, prédit à Eméranthienne, qui allait souvent visiter avec ses parents les pieux successeurs d'Elie, qu'elle était destinée à devenir la mère de plusieurs enfants qui seraient eux-mêmes dans les mains de Dieu autant de vases d'élection pour le salut de son peuple.

La prédiction s'accomplit, et les saints époux eurent pour enfants ceux qui devinrent la source de la famille sainte ; mais Anne fut elle-même entre tous le fruit de bénédiction. Son nom lui fut donné par un ange ; il reluisit brillant sur sa poitrine, et un aveugle recouvra la vue en le prononçant près de la sainte enfant qui venait de naître.

Elle devait par ses actes, aussi bien que par les grâces abondantes du ciel, justifier ce nom glorieux, qui signifie grâce et miséricorde. Sainte Anne fut la

digne mère de la Vierge Marie. Quel titre plus magnifique ! Quelle histoire sublime dans ce seul fait ! Et que pourrait-on ajouter pour relever tant de grandeur ?

Elle épousa Joachim, qui fut juste devant le Seigneur, et sut toujours correspondre à la grâce ineffable à laquelle il avait été appelé. « O couple fortuné, s'écrie saint Jean Damascène, auquel le genre humain doit tant de reconnaissance ! » Et, en effet, les ardentes prières des deux époux leur obtinrent du ciel celle qui devait être elle-même la Mère du Sauveur des hommes.

Eurent-ils le bonheur de contempler l'enfant Jésus sur les genoux de sa Mère ? L'histoire ne le dit pas ; mais la piété aime à le penser, surtout à l'égard de sainte Anne, qui serait morte longtemps après, entre les bras de Jésus et de Marie.

Sainte Anne aurait préparé, assurent quelques auteurs, de riches langes pour accueillir l'enfant Jésus à sa naissance ; mais lorsqu'elle arriva à Nazareth, la famille sainte était partie pour Bethléem, sur l'ordre de César-Auguste. Anne cherchait sa fille avec douleur lorsqu'elle rencontra les mages qui la mirent sur la voie, où elle se rendit avec joie. Lorsque ses enfants partirent pour l'Égypte, ce fut une nouvelle séparation et une nouvelle douleur pour le cœur de la sainte. Quelques écrivains parlent aussi de son séjour dans le désert, où elle fut tentée par le démon et où elle mourut entre les bras de Jésus et de Marie. Ne devait-elle pas ressembler au divin modèle ?

Sainte Anne, fille de Stolon, que d'autres appellent Mathan, eut pour frères Jacob, qui fut le père de saint Joseph ; Sobé, qui fut mère de sainte Elisabeth et aïeule de saint Jean-Baptiste ; enfin Salomé et Cléophas. Telle est l'opinion du P. Ventura.

Plusieurs auteurs ont soutenu que sainte Anne fut mariée trois fois et qu'elle eut trois enfants.

Cette opinion n'a rien de probable ; elle est contraire à la tradition, qui nous apprend que sainte Anne était naturellement stérile ; elle est contraire à l'opinion que nous devons avoir de la sainteté d'Anne, et peu convenable à la dignité de l'enfant qu'elle devait mettre au jour, et qui valait mieux à elle seule que la plus nombreuse postérité. Quoi qu'il en soit, sainte Anne n'agit que par l'esprit de Dieu, et sa conduite fut conforme aux desseins de la Providence à son égard.

Si l'histoire de sainte Anne est quelquefois enveloppée d'obscurité, il n'en est pas ainsi de sa sainteté. Dieu a voulu nous donner une leçon d'humilité, et nous prouver que la sainteté ne consiste pas en effet dans l'éclat des actions, mais bien dans la perfection avec laquelle on les accomplit, selon sa volonté.

Les Pères de l'Église, les docteurs ont célébré à l'envi les grandeurs de sainte Anne ; les arts lui ont élevé partout des monuments ; les saints l'ont honorée

d'un culte spécial ; rien ne manque à sa gloire, et la proclamation de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, dont l'honneur rejaillit sur sa mère avec tant d'éclat, vient d'y apporter le dernier sceau et de donner la dernière sanction au culte que l'Eglise rend à sainte Anne et à son époux Joachim. Saint Epiphane, saint Jean Damascène, saint Jérôme, George de Nicomédie, etc., Trithème, Dorlandus, Louis de Blois, C. Agrippa, etc., etc. ; et dans les temps modernes, plusieurs saints, d'illustres écrivains parlent à la louange de sainte Anne, pendant que les peuples se disputent à l'envi ses reliques. Des temples splendides se sont élevés, et la peinture, à son tour, est venue consacrer de belles pages en l'honneur de sainte Anne. Jetons un coup d'oeil sur le culte de notre grande sainte.

